

Synthèse de la soirée-débat du 4 février 2016

« L'autre, mon frère ? »

Avec Bernard IBAL, Docteur en philosophie et ancien enseignant, Conseiller auprès du Président de la CFTC, Membre du Conseil scientifique de l'Institut des Hautes Etudes du Monde Religieux (IHEMR), et Samuel GRZYBOWSKI, ancien Président de l'association Coexister qu'il a fondée en 2009 à l'âge de 16 ans.

Bernard Ibal :

Bernard Ibal indique d'emblée que son propos ne sera pas lénifiant : « mon frère ? », mais la fraternité n'est pas toujours synonyme de paix idyllique ; « l'autre ? », or l'on peine à circonscrire l'altérité. Par exemple, Régis Debray écrivait en 2009 « Le moment fraternité », pour dire que nous avons viscéralement besoin de ce lien avec d'autres hommes, et faisait en 2011 l'« Eloge des frontières », pour dire que nous avons aussi besoin de l'altérité que représentent les nations. Il y a en fait peu de littérature sur le sens de la fraternité, alors que c'est le seul devoir retenu par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (« Tous les êtres humains...doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. » (art.1).

1. L'altérité est une notion complexe et des visions assez différentes se sont exprimées en France et en Occident au cours de la deuxième partie du 20^{ème} siècle. A la suite des drames provoqués par les visions racistes du nazisme, une approche anti-raciste dominait les années 1950-60 en insistant sur le fait que tous les hommes sont semblables. Puis à partir des années 1968-70, l'anti-racisme et l'anti-colonialisme ont plus insisté sur le respect du droit à la différence ; ce qui peut se concilier si l'on considère que les hommes sont semblables par nature et différents par culture mais ceci était peu explicite. Et les années 1990 ont vu apparaître l'idée d'ingérence humanitaire, signifiant que les différences sont acceptables mais jusqu'à un certain point seulement : ce qui nous paraît inacceptable doit entraîner l'ingérence qui revient au devoir de protéger.
2. La fraternité n'est pas forcément synonyme de paix : A. Malraux parlait déjà de fraternité des armes, les khmers rouges ou les djihadistes s'appellent entre eux frères et leur fraternité se consolide en faisant la guerre à des ennemis, d'autres fratries...
3. La fraternité implique une paternité commune : or, qui est le père ? Pour les croyants, c'est clair : Dieu est le Père de tous les hommes et cette paternité universelle fonde la fraternité universelle ; et la fraternité n'empêche pas l'altérité car, dès la Genèse, créer c'est séparer : l'eau de la terre, l'homme de la femme... (cf. Paul Beauchamp, « Création et Séparation »), et j'existe dans la mesure où je me différencie. Régis Debray, qui est athée, reconnaît l'origine chrétienne, monastique, de la fraternité. En dehors de la foi, qu'est-ce qui peut fonder cette fraternité ? La patrie (de « pater », mais curieusement féminin) ? La République ? Mais il s'agit d'une paternité virtuelle, symbolique, limitée dont on peut se demander si elle peut être un fondement suffisant : un symbole, un fantôme de Dieu peut-il suffire à cimenter la fraternité ?

Même chez les croyants, il faut reconnaître que l'idée d'un Dieu Père de tous n'empêche pas toujours le fanatisme, la détestation de ceux qui ne partagent pas « notre vérité ». Or le Christ a mis fin au cycle des vengeances par la Croix (cf. René Girard) et le Christ incarné confère à tout homme une dignité sacrée malgré toutes ses indignités, parce qu'il est racheté.

4. Alors que faire pour une fraternité qui respecte l'altérité ?

- Réaliser que l'amour, ce n'est pas s'accaparer l'autre, ni s'assimiler à l'autre (pour être « comme des dieux » selon Genèse 3) mais se donner à l'autre comme le Christ.
- Intégrer « les autres » par petits groupes : la fraternité, c'est familial ; c'est en approchant les personnes par petits groupes que l'on peut apprendre à les connaître, un par un, à comprendre et respecter leur altérité, à s'adresser à chacun « dans sa langue » comme à la Pentecôte.
- Ne pas limiter la liberté au droit de faire ce qui ne nuit pas à autrui, selon l'approche restrictive de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789, mais réaliser que la liberté de tous commence quand chacun se sent responsable des autres. Luc Ferry, agnostique, déclarait avoir été fasciné par la liberté de Sœur Emmanuelle : « Elle peut aimer même le pire des salauds ». Il s'agit de voir à travers l'autre celui que le Christ sauve.

Samuel Grzybowski :

Samuel Grzybowski enchaîne en s'interrogeant sur un paradoxe : comment se fait-il que les jeunes semblent avoir du mal à se parler fraternellement alors qu'un sondage récent auprès de 2000 jeunes Français indiquait que 80% ont un compte Facebook, où ils sont connectés à de nombreux « amis », et que 25% ont vu plus de 5 pays ? Il faut dire que la fraternité n'est pas l'amitié : on choisit son ami, on ne choisit pas son frère.

Constat sur des situations paradoxales

En fait, plusieurs crises peuvent être repérées :

- 84% des jeunes se disent fiers de leur appartenance à une religion ou à l'athéisme or l'analphabétisme religieux s'est largement développé : il n'y a plus de spécialistes des religions dans les médias, rien dans les universités ;
- La violence et les discriminations persistent au nom de cette appartenance religieuse (contre les chrétiens ou les athées dans certains pays, contre les femmes voilées dans d'autres, contre les musulmans dans la Birmanie bouddhiste,...)
- Les luttes conjointes se font plus rares (certains se mobilisent contre l'islamophobie, d'autres contre l'antisémitisme, etc., selon leurs priorités)
- En France, la diversité augmente (nous sommes le deuxième pays au monde en terme de diversité religieuse derrière Singapour) mais la mixité sociale diminue (dans les quartiers, les écoles,...). Les interactions se multiplient (Facebook, Airbnb, Bla-bla-car,...) mais les inter-relations se raréfient (on connaît de moins en moins de personnes d'un autre groupe).
- En conséquence, 54% des jeunes Français pensent que la diversité n'est pas positive.

Comment lutter contre ce sentiment ? Il faut arriver à démontrer que la diversité est positive, nécessaire et créatrice de liens et que, comme disait Martin Luther King, « Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots. » Sans les autres, nous fonctionnons mal, comme l'homme sans la femme. Il est nécessaire d'accepter de vivre avec des gens qu'on ne choisit pas, de ne pas choisir son frère !

Aspects positifs de la diversité

Le mouvement Coexister promeut la coexistence active, c'est-à-dire mener ensemble des actions – en petits groupes associant des jeunes de différentes religions ou athées - pour se connaître et s'enrichir de l'identité

des autres. La coexistence active, c'est refuser de choisir entre assumer son identité et s'ouvrir aux autres : nous voulons les deux ! Cela suppose de parvenir à conjuguer identité et altérité, ressemblances et différences, unité et diversité :

- Identité et altérité : en sachant identifier quelle partie de moi n'est pas négociable et quelle partie de l'autre me ferait progresser ;
- Ressemblances et différences : pour cela, ne pas rechercher seulement ce qui nous rassemble, comme on le dit peut-être trop, mais savoir aussi identifier ce qui nous distingue et qui va donc donner son intérêt à un échange ;
- Unité et diversité : pour la société comme pour chaque personne, c'est la diversité des rencontres et des appartenances qui aboutit à un être dans son unité ; il faudrait chercher à développer ce qui crée du commun (l'unité) et du singulier (la diversité) au lieu de chercher à réduire l'un et l'autre.
- Dans tous les cas il faut choisir les deux. Sur le croire et l'être on doit rester différents. Sur l'agir on peut être unis : il est possible d'agir ensemble pour un objectif choisi en commun !

Questions :

Les questions ont permis de revenir sur différents freins à cette coexistence fraternelle :

- Une insuffisance de l'action collective (solidarité, action sociale,...) : si le « croire » fait partie de l'identité de chacun et aboutit à la diversité, c'est le « faire » ensemble qui permet l'unité en rencontrant d'autres personnes, par petits groupes. On ne choisit pas ses « frères » mais on peut découvrir la fraternité en marchant ensemble dans la même direction.
- Une vision parfois déformée de la laïcité : dans la loi de 1905, qu'Aristide Briand a permis d'accoucher, c'est l'Etat qui est neutre et tout reste possible pour l'individu, y compris dans l'espace public (hors atteinte à l'ordre public).
- Le caractère consumériste de la mondialisation : elle est aujourd'hui vécue comme une occidentalisation voire une américanisation ; la seule résistance notable semble être l'islam, d'où des tensions qui touchent aux identités.

Les questions ont aussi permis à Bernard Ibal de donner la définition de la fraternité pour le philosophe : le libre consentement de chacun à l'égalité de tous. Et à Samuel Grzybowki de préciser le mode de fonctionnement de l'association Coexister (des petits groupes locaux, vivant alternativement des événements « convictionnels » pour s'ouvrir sur les différentes convictions, et une fois par mois la réponse en commun à un besoin social, en lien avec ces convictions). Samuel a finalement rappelé un des moments très forts de son tour du monde interreligieux* avec quatre autres membres (musulman, juif, agnostique, athée) de l'association : faisant part au recteur de la mosquée Al Ahzar – la plus importante autorité de l'islam sunnite - de son incompréhension de certaines critiques à l'encontre de leurs efforts de coexistence fraternelle, il eut à peu près cette réponse : « Ne vous inquiétez pas des critiques. Vous avez le Christ ? Marchez à sa suite ! »

* : « Tous les chemins mènent à l'autre – Chroniques d'un tour du monde interreligieux », Samuel Grzybowki, Editions de l'Atelier